

On peut ensuite s'interroger sur les années de guerre et d'après-guerre sur lesquelles nous n'avons pas de documentation dans le colloque. Que deviennent alors réellement son action, son œuvre, son engagement ? Quelles difficultés, quelles fréquentations, quelle position dans la guerre, quelle assiduité des abonnés ou des membres de l'œuvre ? En quoi d'ailleurs consiste véritablement cette œuvre ? Quels sont les collaborateurs de l'abbé, ses relations ? Nous n'avons pas suffisamment d'informations pour comprendre et évaluer pleinement l'action de François Cadic.

Les interrogations que plusieurs intervenants posent sur le personnage sont donc difficiles à traiter. Porté vers les questions sociales et l'aide aux Bretons de Paris en difficulté, Cadic a-t-il vraiment été un militant « démocrate » ? A-t-il évolué d'un libéralisme social vers un conservatisme archaïque et intransigeant ? Ses engagements culturels sont-ils le résultat de son intérêt profond (et sincère ?) pour l'histoire, les chansons, les contes et récits, dans la prolongation de sa formation et de ses études universitaires ou s'y intéresse-t-il par pure tactique apostolique, ayant choisi ce type d'appât pour mener un combat de défense et/ou de reconquête catholique ?

Plusieurs intervenants notent son folklorisme « par défaut » ou « passéiste », le manichéisme et la violence verbale dans ses œuvres historiques, sa volonté de publier des contes et chansons pour atteindre « un marché concurrentiel pour l'encadrement des Bretons du sixième diocèse »...

Cadic serait-il devenu prisonnier de son image de « recteur » des Bretons de Paris, adonné uniquement au folklore et à l'histoire, aux conférences de l'Institut Brizeux-Châteaubriand, où il invite des sommités ou des vedettes (Jean Charles-Brun, Théodore Botrel, Henri Bordeaux, l'abbé Mugnier) ?

En définitive, sur le fond, peut-être doit-on se demander si François Cadic est à appréhender d'abord comme prêtre plutôt que comme journaliste, historien ou folkloriste plus ou moins génial. Il semble, en effet, qu'il manque une évaluation de la dimension sacerdotale du personnage, de la nature et de l'importance de son œuvre sous l'angle religieux, apostolique, pastoral, puisqu'il est demeuré prêtre jusqu'à la fin de sa vie. Apôtre des Bretons de Paris ou collecteur et historien talentueux ? La question aurait mérité d'être posée et débattue pour tenter de mieux pénétrer la personnalité énigmatique de l'abbé François Cadic.

Bertrand FRÉLAUT

Marc CLÉRIVET, *Danse traditionnelle en Haute-Bretagne, Traditions de danse populaire dans les milieux ruraux gallos, XIX^e-XX^e siècles*, Rennes, Dastum/Presses universitaires de Rennes, coll. « Patrimoine oral de Bretagne », 2013, 468 p.

La collection « Patrimoine oral de Bretagne », que coéditent l'association Dastum et les Presses universitaires de Rennes, vient de s'enrichir d'un livre imposant et d'une ambition non dépourvue de panache, puisque l'auteur s'y assigne l'objectif

de donner le pendant, pour la Haute-Bretagne, de l'étude de Jean-Michel Guilcher sur les traditions de danse en Basse-Bretagne⁹, aujourd'hui universellement regardée comme un chef-d'œuvre de l'ethnologie du domaine français et comme l'ouvrage fondateur de l'ethno-choréologie. Affichée d'entrée de jeu, rappelée presque à chaque page dans le texte ou dans l'apparat critique, la référence imprime sa marque jusque sur le plan du livre de Marc Clérvet, tiré de sa thèse de doctorat d'histoire soutenue à Rennes en 2009 : comme son maître et devancier, l'auteur présente longuement sa méthodologie et fait précéder la présentation des répertoires par un exposé contextualisant la pratique de la danse en pays gallo. Le mimétisme n'est pas que formel : l'enseignement de Guilcher inspire aussi des analyses toujours nuancées et retenues au seuil des impossibles généralisations. Procède enfin de lui un travail considérable d'enquête qui met au jour un corpus plus que fourni et remarquablement diversifié de sources, même si l'enquête de terrain y tient nécessairement une moindre place et si les informateurs enquêtés par l'auteur n'ont pas de lien direct avec la société traditionnelle.

Le cœur de l'ouvrage, ses cinquième et sixième parties qui rassemblent un peu plus de la moitié de sa pagination, est centré sur les deux familles de danses qui ont singularisé la société traditionnelle rurale de Haute-Bretagne, à savoir, par ordre d'apparition, les branles ou danses en rond (pilée menue, ridée, passepiéd, etc.) et les contredanses, danses à figures combinant les évolutions de deux à quatre couples (avant-deux, dérobee, quadrilles, etc.). Pour chaque déclinaison de ces deux types génériques, M. Clérvet présente l'ensemble des informations disponibles concernant les appellations, les aires de pratiques attestées – avec le détail des enquêtes qui les ont tardivement établies –, ou encore le déroulement de la danse (parcours, appuis, pas) avec ses éventuelles variantes, force schémas, notations rythmiques et partitions musicales à l'appui, l'étude scientifique prenant alors presque l'allure d'un manuel pratique. Le propos est encore illustré par une iconographie alternant cartes postales des premières décennies du xx^e siècle et photographies prises durant les enquêtes de terrain menées à partir des années 1970.

Inévitablement descriptif, ce catalogue ethnographique peut être appréhendé comme une recherche appliquée, à l'usage – principal sinon exclusif – des danseurs des cercles celtiques et des *festou-noz*. Ont pu de fait l'exposer à cette évaluation condescendante le faible écho qu'y rencontre la théorie anthropologique comme la modestie de la problématisation, qui se résume à la réhabilitation « d'une zone culturelle » dont la richesse, la diversité et les spécificités ont été trop longtemps méconnues. L'exhaustivité du corpus et la rigueur avec laquelle il a été assemblé justifient davantage de considération. Force est toutefois de constater qu'en s'évertuant

9. GUILCHER, Jean-Michel, *La tradition populaire de danse en Basse-Bretagne*, Paris-La Haye, Mouton, 1963 ; rééd. Spézet-Douarnenez, Coop Breizh/Le Chasse Marée, 1995.

à traiter comme un ensemble homogène se déployant sur la longue durée des faits dont l'établissement repose, d'une part, sur une reconstitution historique trouée de lacunes rédhibitoires et, de l'autre, sur des enquêtes de terrain postérieures à la Libération, M. Clériver brouille la cohérence et la portée de son propos. En effet, il se contraint de la sorte à masquer les enjeux diachroniques : il ne propose pas de périodisation ou du moins ne livre-t-il pas un récit différenciant des séquences qui, pourtant, à l'évidence ne sont pas superposables ; il n'y a pas davantage de singularisation géographique, même si sont régulièrement pointés l'homogénéité des pratiques des deux côtés de la frontière linguistique et leur contraste avec celles attestées à l'est du pays gallo ; *a fortiori*, n'est pas mis en œuvre le croisement systématique des critères chronologiques et topographiques, alors même que les notations dans ces deux registres sont multiples mais disséminées.

Or, pour rendre intelligibles ce qu'ont été et ce que sont devenus les répertoires dansés, leur renouvellement, leur effacement, leurs inégales réinvention et revitalisation, au fur et à mesure que se transformaient les pratiques sociales de la danse et que se succédaient les générations de danseurs, il vaut mieux prendre son parti de la solution de continuité historique qu'impose l'effacement de la société traditionnelle, phénomène majeur trop faiblement rendu par la formule – ressassée – d'« en fin de tradition populaire ». C'est précisément ce à quoi *Danse traditionnelle en Haute-Bretagne* ne se résigne pas puisque son auteur tente, au contraire, de sortir des impasses où l'enferme une documentation historique radicalement insuffisante par des emprunts forcément anachroniques à l'observation ethnographique auprès de milieux immergés dans la société contemporaine. Ce qui l'amène à livrer un tableau qui est un palimpseste : la composition d'ensemble fige ou ralentit à l'extrême le mouvement en représentant un passage de relais entre pairs que seul l'âge, ou la date de naissance, distinguerait, mais il suffit de gratter cette couche superficielle pour voir apparaître deux groupes que le volontarisme mimétique du second ne permet plus de situer dans le prolongement du premier. Autrement dit, dans un cadre dont les coordonnées de longitude et de latitude n'ont pas varié mais dont le décor s'est métamorphosé plus d'une fois, ce n'est pas une mais deux histoires qui se sont déroulées *sans vraiment s'enchaîner l'une à l'autre*, appelant chacune une narration et une analyse qui leur soient propres.

Le sous-titre de l'ouvrage, *Traditions de danse populaire dans les milieux ruraux gallos*, suggère que le projet heuristique de M. Clériver était de nature archéologique : il déploie de fait des efforts louables pour tenter de dégager ce qu'ont pu être les formes et les usages de la danse dans la société paysanne traditionnelle, et pour les débarrasser d'apports tardifs ou de recompositions *ex post*. Cependant, la démonstration aurait été plus convaincante si elle s'était explicitement bornée à l'avant 1914, au lieu de sous-entendre, tout en s'en défendant et quitte à produire mille exemples contraires, que, durant les « XIX^e-XX^e siècles » qui sont les bornes chronologiques déclarées de la recherche, le cadre socio-culturel n'aurait pas varié. Il aurait également fallu

que soient bien davantage développées les pages consacrées à l'apprentissage et à la pratique de la danse dans les différents milieux socio-professionnels (artisans, ouvriers, pêcheurs, fonctionnaires, rentiers) qui, entre Waterloo et la bataille de la Marne, peuplaient les ports ou les villes petites et moyennes de Bretagne orientale. Et c'est ainsi, par un double contraste, qu'auraient pu se dessiner les silhouettes de ceux qui forment le second groupe du tableau-palimpseste et dont l'étude aurait pu, aurait dû, parachever la recherche de M. Clérvet : dans l'état présent de son travail ce sont, omniprésents mais dans l'indistinction, mis à contribution pour leurs recueils auprès des derniers porteurs de la tradition et pourtant muets sur leurs propres trajectoires, les militants du revivalisme.

De l'importance historique de ce mouvement socio-culturel d'une précocité, d'une longévité et d'une vitalité qui singularisent la Bretagne et tout spécialement le pays gallo, Marc Clérvet, qui en est issu, est le premier conscient et il marque à plusieurs reprises la nécessité d'en étudier l'histoire, laissant entrevoir l'intérêt qu'il pourrait prendre lui-même à mener cette recherche, laquelle, au passage, se prêterait particulièrement bien au croisement de l'exploitation des archives, écrites, iconographiques, sonores ou audiovisuelles, et de l'enquête de terrain à conduire auprès de témoins nombreux non moins que représentatifs des générations actives depuis la Libération. On peut comprendre qu'il ait reculé devant l'ampleur de la tâche mais on aimerait le convaincre qu'elle est moins irréalisable que celle à laquelle il s'est courageusement attelé, et qu'il est surtout le plus à même de la mener à bien, compte tenu de son expérience culturelle et professionnelle mais aussi désormais de son parcours scientifique, dont les traverses mêmes ont dû être hautement formatrices.

François GASNAULT

chercheur à l'Institut interdisciplinaire d'anthropologie du contemporain-
Laboratoire d'anthropologie et d'histoire de l'institution de la culture
(CNRS-EHESS)

Christian MILLET et Daniel SANNIER, *Le Paysan breton en sa demeure : Trégor finistérien*, Morlaix, Skol Vreizh, 2013, 159 p., ill. n. b. et coul.

On ne peut qu'accueillir avec plaisir la parution de cet ouvrage. Comme l'indique son titre, il ne traite pas de la Bretagne dans son ensemble, mais d'une très petite région, à la personnalité particulière et riche en architecture vernaculaire, cet angle nord-est du Finistère qui se situe entre la frontière orientale de ce département et la rivière de Morlaix, à l'ouest. La zone étudiée comprend quelque dix-huit communes, s'étendant de la Manche, au nord, aux piémonts des monts d'Arrée, au sud. L'ouvrage, dont on saluera la publication, est l'œuvre de deux passionnés habitant cette région, l'un étant architecte de profession et l'autre instituteur. Leur livre est relativement court – 159 pages – mais d'un assez grand format. On peut penser que, pour des